

De la femme emprisonnée et son rapport au corps

Catherine Mercier,

psychologue dans le cadre du Parcours d'exécution de peine, centre pénitentiaire des femmes de Rennes.

Psychologue dans le cadre de l'accompagnement de la peine (PEP) au centre pénitentiaire des femmes de Rennes, je vais tenter de montrer comment la prise en charge de la femme incarcérée doit se préoccuper du rapport au corps en ce qu'il est représentatif de la façon dont la femme s'est vécue, se vit et se vivra.

La thématique du rapport au corps en prison est si évidente qu'on en finirait presque par l'oublier, à l'image de ces femmes qui s'effacent et se fondent dans les murs. L'un des objectifs du sens de la peine pour chaque femme serait ainsi de lui permettre de prendre en considération ce rapport à son propre corps et de prendre soin de lui, comme tremplin au développement de meilleures habiletés psychosociales. En effet, nombreux sont les récits de femmes qui s'inscrivent dans des histoires relationnelles où leur corps fut le siège de moult effractions-agressions, engendrant ainsi une construction identitaire féminine, une estime de soi et une relation à l'autre à tout le moins fragile.

Promiscuité corporelle et psychique

On ne peut évoquer le corps en prison sans prendre en compte l'impact de la promiscuité corporelle et psychique inhérente aux lieux. Les distances physiques et les sphères de proximité propres à l'éthologie humaine ne peuvent être respectées, l'intimité devenant alors une vue de l'esprit : la femme est toujours sous un regard,

celui des personnels (en centre de détention pour femmes, ce sont des personnels de surveillance féminins), celui de leurs codétenues. Le plus souvent incarcérées à plusieurs dans une même cellule en maison d'arrêt, en cellule individuelle en établissement pour peine, l'intimité est nécessairement mise à mal et se retrouver avec son corps et dans son corps reste du domaine utopique. Le regard proche devient vite persécuteur et le regard lointain est rendu impossible en raison des murs qui s'interposent ; le champ de vision se rétrécit.

Les cinq sens vont ainsi être impactés, à des degrés variables, exacerbés ou au contraire amoindris.

Le goût et le plaisir gustatif sont atteints et la nourriture, chargée de symbolique, fournie par l'administration, est souvent disqualifiée. Il suffit alors d'une permission de sortie encadrée par des personnels pénitentiaires pour que le même sandwich devienne un mets de choix car partagé et sorti du contexte carcéral.

Le rapport symbolique à la nourriture, que l'on va ingurgiter – « *Je mange un pot de Nutella de 400 g à la petite cuillère en 10 minutes* » – pour remplir le vide, va induire de façon variable selon les femmes des prises de poids ayant vocation de rempart et de protection. Emmagasiner de la graisse pour ne pas se ressentir et ne pas se sentir femme. Certaines, au contraire, refusent la nourriture pour s'anéantir et en tous les cas ne plus se donner le droit d'exister, de plaire. Autant de comportements, miroirs de la culpabilité, de la honte, du rejet de soi. La question des limites corporelles va venir interroger celle de l'identité. Cette prise de poids va pouvoir moti-

ver une démarche vers le gymnase, vite compromise par la réalité liée aux efforts indispensables. Toutefois, elles vont continuer à fréquenter la salle de sport car elles vont y découvrir des sensations de plaisir et d'évasion de ce corps où le regard des autres est dilué.

L'odorat, extrêmement sollicité en détention compte tenu de la situation de proximité, va être « anesthésié » pour ne pas sentir l'autre ou soi-même ou ne pas « *se sentir les unes les autres* ». À l'inverse, l'odorat va être « à l'affût » de ce qui vient de l'extérieur, en décalage avec le trop plein d'odeurs internes souvent chargées de symbolique négative.

Le toucher est un sens particulièrement éprouvé par les codes de conduite en détention, très investi ou au contraire mis à distance en fonction des histoires de vie. Les femmes victimes d'agressions au cours de leur histoire se trouvent encore plus fragilisées par le toucher, nécessaire

L'ESSENTIEL

- **Nombreuses sont les femmes détenues dont le corps fut le siège de maltraitance et d'abus.**
- **L'intimité, déjà bafouée, se trouve une nouvelle fois malmenée sous le regard omniprésent des unes et des autres, le vécu sensoriel est impacté et le recours aux actes d'automutilation peut être un mode de communication, dessinant sur les corps leur vécu et leurs émotions douloureuses.**
- **Les ateliers d'éducation à la santé visent notamment à les accompagner pour qu'elles prennent soin d'elles et leur permettent de gagner en estime de soi et en sentiment de féminité.**



(palpations pour raison sécuritaire par exemple) ou induit dans certaines activités comme la socio-esthétique : le massage du visage et/ou du corps peut induire des mouvements régressifs où les zones massées renvoient à des zones maltraitées ; la mémoire corporelle et cellulaire a engrangé le traumatisme subi qui refait surface aux sens propre et figuré.

Louïe est sollicitée à longueur de journée, soumise aux bruits des portes, des serrures, des cris, de la musique trop forte, etc., ce qui va provoquer un émoussement afin de s'en protéger mais également favoriser une approche sélective ; c'est ainsi que par exemple, les surveillantes seront reconnues lors des rondes nocturnes de contrôle à leur façon de marcher, d'ouvrir une porte, de manipuler leur jeu de clés.

Les premières permissions de sortie sont souvent qualifiées d'étourdissantes d'un point de vue sensoriel car mettent à l'épreuve des sens émoussés par l'enfermement.

L'absence de miroir renvoyant une image de soi globale va contribuer à cette propension à se mettre à l'écart de soi. Rares, en effet, sont les endroits en détention où les miroirs sont de plain-pied et où la femme peut s'y refléter dans son intimité. Cette image parcellarisée de leur corps rend difficile la représentation unifiée et du même coup le rapport à l'autre s'en trouve tronqué. L'absence de baignoire où le corps peut flotter et être porté

dans son unité renvoie à la même difficulté de se rendre compte de son unicité.

L'atteinte au corps

Au-delà de ces atteintes inhérentes à la conjonction de l'incarcération et de l'histoire personnelle, les actes d'automutilation, perpétrés de façon récurrente en détention, s'imposent à l'esprit. Images de bras, de visages, de jambes tailladés, évocations furtives de ventre ou d'entrechusses mutilés à coup de rasoir, autant d'expressions d'une souffrance, d'un mal-être non ou peu mentalisés ; l'automutilation est pour chacune une voie de soulagement et une expression singulière qui dessine sur les corps une véritable cartographie des vécus et des émotions douloureux : « *Je regarde le sang mauvais couler et ça me fait du bien* », me disait cette jeune femme détenue recroquevillée sur sa culpabilité et sur l'incompréhension de ses actes.

*« Cette haine qui coule dans mes veines
Et je ne sais pas où elle me mène
Ce mélange de sentiments confus qui fait si mal, j'en souffre
Ce sentiment qui m'opresse qui m'essouffle
Qui me sert le cœur si fort à en éclater
De rancune, d'injustice, de culpabilité... »*

(Extrait d'un poème d'une jeune détenue)

Tentatives de (ré)appropriation d'un corps et d'une identité malmenés, ces actes sont aussi vécus comme des agressions à autrui qui y porte le regard. Choc de la première promenade chez

cette jeune détenue arrivante, où ces actes « exposés » l'ont rendue honteuse de ses bras indemnes, à tel point qu'elle s'est ensuite évertuée à ne jamais les montrer. Ces actes sont aussi une façon de communiquer et d'interpeller l'autre sur sa souffrance.

Ateliers d'éducation à la santé

Dans la prise en charge proposée au centre pénitentiaire des femmes de Rennes, les ateliers d'éducation à la santé prennent en compte cette préoccupation du corps : socio-esthétique, relaxation, gym douce, réflexion sur les conduites à risque. Des chevaux et des chiens servent de médiateurs à la découverte ou la redécouverte de ressentis sensoriels et émotionnels dans le cadre d'ateliers de médiation pour les femmes incarcérées depuis longtemps. Ces ateliers de médiation avec le cheval s'inscrivent dans un projet plus global d'accompagnement de la peine.

Ces ateliers déclinés sous forme de parcours d'éducation à la santé sont des tremplins pour que la femme découvre son corps, l'apprivoise, et à travers lui, puisse prendre plaisir à prendre soin d'elle de façon globale et ce faisant, puisse développer un mode relationnel où le respect de soi et donc de l'autre puisse jouer.

Souvent le corps plié et le regard effacé de leur arrivée font place à une attitude corporelle plus déterminée, comme si la colonne vertébrale redressée – à la faveur de l'accompagnement dont certaines ont su et pu se saisir – reflétait l'accession à leur identité et à une (re)connaissance de leur féminité gagnée. ■